

L'introduction de l'ouvrage de Frédéric MASSON et de Guido BIAGI conte par le menu l'aventure des papiers de jeunesse de BONAPARTE récupérés de façon peu orthodoxe par le célèbre Comte LIBRI

Napoléon inconnu

PAPIERS INÉDITS
(1786-1793)

INTRODUCTION

Publiés par FRÉDÉRIC MASSON et GUIDO BIAGI

NOTES SUR LA JEUNESSE DE NAPOLEON
(1769-1793)
PAR FRÉDÉRIC MASSON



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis
1893
Tous droits réservés.

Pour étudier Napoléon, pour essayer de se former une opinion sur les impressions que son cerveau a reçues et qui ont déterminé le courant de ses idées, rien de plus nécessaire que de connaître exactement et dans le plus grand détail, ses années d'enfance et de jeunesse — ses années de formation intellectuelle. Or, jusqu'ici, il est singulièrement difficile d'en acquérir une notion satisfaisante. On rencontre, pour s'en instruire, des romans sentimentaux et imbeciles ou des pamphlets à ce point haineux que les parties même de vérité qu'ils contiennent en deviennent suspectes et exigent d'être vérifiées : de documents authentiques, originaux, indiscutables, qui fassent preuve par l'histoire, extrêmement peu. Quelques témoignages secondaires, quelques anecdotes recueillies à Sainte-Hélène, de la bouche de l'Empereur par Las-Cases, Montholon et Antommarchi, et c'est tout. Témoignages et anecdotes ont encore besoin d'être contrôlés et sont souvent en contradiction avec les faits. On sait ce qu'il faut penser des mémoires de Mourienne. Ceux de M^{lle} la duchesse d'Angoulême, plus perdus, contiennent peut-être encore moins de vérité. Les frères de Napoléon qui ont écrit leurs

INTRODUCTION
souvenirs n'ont point vécu aux mêmes lieux que lui, ne se rappellent point exactement ce qui le concernait et portent des jugements qu'obscurcit parfois le sentiment exalté de leur personnalité propre. Donc, émanant des contemporains, presque rien qui le montre et apprenne à le connaître. De lui, de papiers qu'il ait écrits alors, guère plus : une douzaine de lettres authentiques, un fragment de discours, trois ou quatre morceaux d'études, voilà tout ce qu'on apporte les explorations de Blanqui, les patientes recherches de M. le baron de Coston et de M. le conseiller Nascia, tout ce qu'on procure de lumières à prudente avare de M. Guillaume Libri et la haine exercée de M. Jung.
Nous fournissons ici, pour l'étude de la jeunesse de Napoléon, une contribution qui est sans doute la plus importante qu'on ait imprimée jusqu'ici : la plupart des écritures d'étude qu'il a faites en France de 1786 à 1792.
Quelques fragments en sont connus : les uns ont été publiés à des dates diverses, d'une manière incomplète et inexacte, d'après les copies anciennes; les autres l'ont été en 1842, sans beaucoup de correction, d'après les originaux même que nous avons entre les mains. Cette publication a été de beaucoup la plus importante, mais, en la faisant, M. Guillaume Libri se souciait assez peu de la liaison des idées, de l'exactitude des textes, de la fixation des dates; il visait à amonceler quelque amateur généreux auquel il vendit le plus cher possible les autographes qu'il se trouvait posséder. Il y réussit et ne tarda pas à céder les manuscrits de Napoléon, en même temps que quantité d'autres moins légitimement acquis, au comte d'Asburnham, amateur hors de pair, dont la bibliothèque a été assurément une des plus considérables et des plus riches qu'un particulier ait formées.
Comment ces autographes étaient-ils venus aux mains

INTRODUCTION
de Libri et quelles garanties fournit-on de leur authenticité?
Soit que Napoléon eût conservé ces papiers en un coin de son cabinet durant tout son règne, soit que, à une date qu'on ignore, il les ait retrouvés ou rachetés, toujours est-il qu'il les possédait en 1815 et que, vraisemblablement durant les Cent-Jours, il les enferma dans un carton couvert d'un papier grisâtre à dessins quadrillés, lequel avait contenu antérieurement une *Correspondance avec le Premier Consul*. Biffa cette inscription, écrivit en place : *à remettre au cardinal Fesch seul*, ferma et scella le carton de son cachet impérial et le fit tenir à son oncle. Ce carton fut emporté à Rome par Fesch, qui, dit-on, n'eut point la curiosité de l'ouvrir et il resta ainsi scellé et fermé jusqu'en 1839. A la mort du cardinal (13 mai 1839), son grand vicaire et futur biographe, l'abbé Lyonnet, s'empara du carton, ainsi que de quantité d'autres papiers, et rapporta son latin à Lyon. L'année suivante, passa par cette ville le fils aîné de Lucien Bonaparte, le prince Charles-Lucien. L'abbé Lyonnet, pris de tardifs scrupules, le pria d'assister avec quelques personnes qualifiées à l'ouverture du carton; mais, soit que l'examen rapide des papiers qui y étaient contenus n'eût pas permis d'en apprécier l'importance; soit que les autographes fussent parus trop isibles ou que les études du prince, uniquement tournées vers les sciences naturelles, n'eussent point suffisamment préparé son jugement, le dépôt soustrait à la succession du cardinal ne fut pas authentiquement réclamé et l'abbé Lyonnet en garda la disposition. « Il hésitait, dit M. le baron de Trémont dans des notes inédites, sur le meilleur parti à en tirer : donner ces papiers à une bibliothèque ou les vendre au profit des pauvres, lorsque Libri qui avait appris leur existence le décida en faveur des pauvres et fut jusqu'à

INTRODUCTION
lui faire entrevoir un évêché. Ils se rendirent chez un notaire qui passa un acte de vente moyennant sept à huit mille francs.
Ce récit se trouve confirmé par une série d'affirmations de Libri et de ses défenseurs, lors du procès qui lui fut intenté par le gouvernement français pour les vols commis dans les bibliothèques, par deux lettres écrites par l'abbé Lyonnet à Libri et conservées aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, enfin par la trouvaille dans le cabinet de M. Étienne Charavay du fragment d'un manuscrit de Napoléon sur lequel le possesseur a inscrit qu'il le tenait en don de l'abbé Lyonnet.
Cette distraction insignifiante n'est malheureusement pas la seule qu'on ait à signaler. Avant de céder ses autographes au comte d'Asburnham, Libri avait donné, vendu ou échangé à certaines personnes divers manuscrits. On verra plus loin qu'il en a été ainsi pour le manuscrit intitulé : *15 Cahiers*. On peut soupçonner qu'il en a été de même pour les 2^e, 3^e et 4^e *Cahiers d'extraits sur l'artillerie*, car nous n'avons de cette série que ceux désignés : 1^{er} et 5^o. De là des lacunes, mais l'ensemble de la collection n'en subsiste pas moins et la masse des documents retrouvés est si importante que ces lacunes ne sauraient modifier sensiblement l'impression qu'on en tirera.
Nul n'a jamais contesté l'authenticité de ces manuscrits — pas plus, en 1842, lorsque Libri en publia des fragments

INTRODUCTION
dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans *l'Illustration*, que, en 1848, lors du fameux procès, ou, en 1883 et en 1886, lorsque M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, décrivit la collection Ashburnham dans une série de rapports et de notices que sa haute compétence a faits définitifs. Libri volait des manuscrits; il n'en fabriqua pas. Ceux par qui et à qui il vendait ces papiers étaient les plus fins amateurs qui fussent en Europe, et il n'eût point été si sot que de les tromper puisque c'eût été se former leur perte. Aucune discussion ne peut s'élever sur l'authenticité des pièces que nous publions : un simple examen suffirait d'ailleurs à convaincre les plus incrédules.

Au mois de décembre 1881, lorsque le bruit se répandit que le comte d'Asburnham songeait à se défaire des collections que son père avait formées, je signalai au prince Napoléon l'existence et l'intérêt de ces papiers. Le Prince, si passionnément épris de la gloire de son oncle, si convaincu que rien de ce qui pouvait éclaircir son histoire n'était pour le diminuer et pour lui nuire, si instruit du détail et de l'ensemble puisque, seul, il avait recueilli la Tradition dont il a été durant toute sa vie le champion fidèle, le Prince saisit avec empressement cette occasion d'acquiescer quelque lumière nouvelle sur cette partie inconnue de la vie de l'Empereur. Il entra aussitôt en relations avec lord Ashburnham, obtint que les manuscrits fussent déposés durant quelques jours au British Museum et voulut bien me demander d'aller les y examiner. Grâce à l'honorable M. E. Maunde Thomson, l'un des trustees de cet établissement, qui me donna asile dans son cabinet et me fournit toutes les facilités de travail avec une inépuisable obligeance, je pus rapidement dresser un inventaire et prendre copie des documents les plus importants. Le

INTRODUCTION
25 janvier 1882, je rendis compte du résultat de mon voyage au Prince, qui m'envoya presque aussitôt la note suivante :
« Le rapport sur les papiers de lord Ashburnham est très complet.
« Il soulève les questions suivantes :
1^o Faut-il en faire une publication sous forme de *Variétés* dans la *Napoleon* et la tirer plus tard en brochure ?
2^o Se préoccuper de l'effet au point de vue unique de la mémoire de Napoléon et non de la curiosité publique. Cela sera-t-il utile à la mémoire du Grand Homme ?
3^o Faudrait-il tout publier ou faire un choix ?
4^o Faudrait-il compléter cette publication par des extraits plus complets pris dans les papiers ?
Il ne me sembla pas alors que le Parti fût intéressé à une publication immédiate et intégrale, surtout dans les colonnes d'un journal qui, malgré les efforts de ses rédacteurs, demeurait obscur et n'était guère lu. Le Prince avait déjà, de cette façon, fait imprimer à Ajaccio une partie des *Lettres sur la Corse*. Cet essai n'avait pas produit de résultat appréciable. Les écrits de l'Empereur ne semblaient pas à leur place convenable dans un feuilleton; moins que les autres, ceux-ci qui, pour être lus avec quelque fruit, demandent une culture, une attention, une suite, impossibles à obtenir des lecteurs intermittents d'une feuille populaire. Enfin, si utiles, si nécessaires même que soient ces documents, pour déterminer l'éclosion intellectuelle de Napoléon, pour suivre l'origine, la formation et la progression de ses idées; s'ils ajoutent à l'opinion qu'on peut se faire du lieutenant et du capitaine Bonaparte, s'ils font comprendre certaines évolutions de son esprit et les diverses habitudes qu'il a données à ses facultés, ils n'augmentent ni ne diminuent l'opinion qu'on s'est formée du Premier

INTRODUCTION
consul et de l'Empereur. Par conséquent, dans le sens où le Prince posait la question, leur publication n'était point utile à la mémoire du Grand Homme. Elle n'eût point été opportune, car en mettant alors au jour les opinions que Napoléon professait sur la société et l'Église, la propriété et la loi, la France et la République, sur toute chose d'ailleurs, on ne pouvait manquer de précipiter la rupture avec cet état-major du Parti, qu'on s'imaginait avoir rallié et qu'on s'efforçait sans cesse de ménager.
D'ailleurs, lorsque me parvinrent les copies que j'avais laissées à faire à Londres d'après les documents dont l'écriture était le plus facilement déchiffrable, le *Napoleon* avait cessé de paraître et le Prince avait renoncé pour le moment à la publication quotidienne d'un journal directement inspiré par lui.
Il n'avait point pourtant renoncé à faire connaître la substance des papiers dont il possédait les copies, et lorsque, au mois d'avril 1883, il apprit que décidément la collection Ashburnham allait être vendue, il m'engagea à donner au journal le *Gaulois*, qui m'offrait alors son hospitalité, un article sur *Bonaparte inconnu*. Il en trouva lui-même le titre, et c'est pour cette raison que j'intitulai le présent livre : *Napoleon inconnu*.
Le but du Prince était, non pas de prendre date pour une publication ultérieure, mais d'éveiller l'attention des Français qui pouvaient avoir souci de l'histoire et de Napoléon, d'indiquer le trésor qui allait échapper et qui, pour peu d'argent, pouvait être récupéré par la nation.
L'on ne doutait pas en effet, à ce moment, que la collection ne fût dispersée par lots, selon les convenances des divers États. De l'ensemble, lord Ashburnham demandait 300.000 livres sterling (7.500.000 francs), et, pour fournir cette somme, une sorte de consortium devait être formé

INTRODUCTION
entre la plupart des grandes bibliothèques de l'Europe. La Bibliothèque nationale de Paris offrait pour sa part 600.000 francs; mais c'était pour un lot de manuscrits, fragments antiques, miniatures, curiosités archéologiques, dérobé, parait-il, dans divers dépôts français par Libri et Barrois et qu'il importait essentiellement de recouvrer. Le Prince espérait que, en signalant l'existence des manuscrits de Napoléon, une petite part serait faite pour eux sur ce formidable crédit.
C'était une illusion; à la Bibliothèque nationale, au ministère de l'Instruction publique, nulle part, personne ne songea jamais à revendiquer pour la France ses autographes et à en offrir une somme quelconque. M. Léopold Delisle a déclaré dans son rapport au ministre que si, pour 600.000 francs, la Bibliothèque avait recouvert les deux cents volumes présentés volés et formant dans la collection Ashburnham les fonds Libri et Barrois, « il aurait dû entendre que la France ne réclamerait aucun article des collections offertes en virement au British Museum ».
A défaut de la France, l'Italie s'offrit. Le 13 mai 1884, le comte d'Asburnham prenait l'engagement de céder au gouvernement italien, moyennant la somme de 23.000 livres sterling (575.000 francs) dix-huit cent vingt-six manuscrits provenant de ses collections. Un projet de loi fut présenté le 12 juin, voté le 17, et, avant la fin de l'année 1884, l'Italie entra en possession de près de deux mille manuscrits, entre lesquels, sous l'anque n^o 1873, figuraient les papiers de jeunesse de Napoléon, plus de cent manuscrits autographes, sans compter les copies et les imprimés.

INTRODUCTION
En cette ville de Florence, berceau antique de la famille Bonaparte, en cette admirable bibliothèque Médicéo-Laurentienne où sont accumulées des richesses sans prix, les papiers de Napoléon, délaissés par les savants officiels et les archéologues français, trouvèrent ainsi un asile.
Ce n'était pas moins un grand regret pour certains de penser que la publication des *Berits de jeunesse* se trouverait ainsi ajournée fort longtemps, qu'elle serait faite en Italie, peut-être avec une préparation insuffisante et selon un classement discutable. L'insertion dans la *Revue des Deux-Mondes* des articles de M. Taine, extraits de son livre : *Les origines de la France contemporaine* montrait justement combien il importait de faire enfin la lumière sur les études premières de Napoléon et sur les directions successives qu'il avait suivies. Sans doute, en répondant aux *Détracteurs* avec l'autorité que lui assurait son nom, ses traditions, ses études, et — l'on peut le dire à présent sans être suspect de flatterie — la supériorité de son intelligence, le prince Napoléon avait, en quelques phrases brèves, rétabli les faits; il avait exposé avec une franchise entière les phases diverses de la vie de l'Empereur; mais le cadre qui s'était tracé lui interdisait de fournir à l'appui de son affirmation les preuves nécessaires; il exprima le désir que je fisse imprimer certains des documents que j'avais entre les mains, et, en mars 1889, je publiai dans la revue *Les Lettres et les Arts* (*Art and Letters*) une étude, fort écourcée sans doute, mais qui con-

INTRODUCTION
tenait au moins une analyse exacte et à peu près intégrale des papiers Libri.
Cet article, par les documents qu'il renfermait, aurait pu rectifier certaines notions, mais la forme que j'avais dû lui donner et le luxe de la revue où il était placé ne lui permirent d'atteindre que quelques amateurs et le Prince, qui, en en acceptant la dédicace, en avait marqué le caractère officiel, ne le considéra que comme un jalon planté et une pierre l'attente.
Aussi, à Rome, quelques années plus tard, lorsqu'il apprit que M. le docteur Biagi, préfet de la bibliothèque Médicéo-Laurentienne, pensait à faire imprimer les documents dont il avait la garde, et à les publier avec la collaboration de l'honorable Ferdinand Martini, il se le fit présenter, l'encouragea vivement à ce projet, lui expliqua ce qu'il avait été fait déjà et comment mes études antérieures pouvaient rendre la collaboration utile. Lui-même me mit en relations avec M. Biagi, et les jours où, à Prangins et à Genève, je le vis pour la dernière fois, se passèrent presque à parler uniquement de ces papiers que je devais publier et de ses mémoires à lui qu'il voulait que je rédigeasse. Comme il n'a point vu le présent travail terminé, je n'ose, par un scrupule qu'il ne peut apprécier, le mettre sous le patronage de son nom, mais si jamais dédicace eût été justifiée, c'eût été celle-ci, puisque c'est lui qui a inspiré et ordonné les premières recherches, encouragé les premiers extraits, noué la publication des éditeurs et déterminé même la publication.

INTRODUCTION
Je n'ai dû entrer dans ces détails personnels pour prouver que ce n'est point ici une improvisation et moins encore une spéculation. Il me reste à dire pourquoi ce projet si ancien a, dans l'exécution, subi de tels retards.
En 1891, M. Guido Biagi, dont la compétence et l'érudition sont universellement connues et dont les beaux livres sur Dante, sur Shelley et sur la littérature napoléonienne font autorité, fut appelé à occuper une haute situation politique au ministère de l'Instruction publique et se trouva pour plusieurs années détournée de ses études littéraires. Ce ne fut qu'à la fin de 1893 qu'il put reprendre et poursuivre la portion du travail dont il s'était chargé. Il copia et fit copier sous ses yeux, presque en fac-similé, tous les papiers du fonds Libri. Je repris à mon tour ces copies; je les récrivis entièrement; je les collationnai avec celles que j'avais jadis rapportées de Londres; et, pour me servir de guide et suppléer aux mauvaises lectures, je m'efforçai, par la lecture attentive des ouvrages d'où Napoléon avait tiré ses notes, de retrouver les mots et les phrases même qu'il avait extraites. Deux seulement de ces livres ont échappé à mes recherches : les textes des extraits peuvent donc en être plus fautive, mais, grâce à un collationnement nouveau que M. Biagi a fait à Rome, nous espérons avoir atteint une correction relative.
Néanmoins l'écriture de Napoléon, dès cette époque, est si difficile, l'orthographe est si fantaisiste que bien des erreurs sont possibles. Cette orthographe étrange et déroutante devait-elle être conservée et reproduite exacte-

INTRODUCTION
ment ? Je ne l'ai pas pensé. Les textes servilement copiés eussent imposé au lecteur, sans aucun profit pour la linguistique, une insupportable fatigue. Les fac-similé suffisent pour en donner une idée. Pour tous les documents, même ceux antérieurement publiés, nous avons donc rétabli l'orthographe moderne.
Les mots douteux sont signalés par des crochets ou ils sont enfermés [] ; les mots qui ont dû être supprimés sont placés entre parenthèses ().
L'ordre que nous avons adopté pour la publication des textes est, sauf une exception, purement chronologique. Notre but, en effet, est bien moins de mettre au jour des essais, la plupart inachevés, à l'état de brouillons ou de notes, que de montrer par quelles phases a passé l'esprit de Napoléon, quelles idées l'ont frappé dans ses lectures, quelles impressions il en a reçues, quelles traces sa mémoire en a gardées, dans quel sens il a dirigé ses études et quels sujets l'ont le plus particulièrement attiré aux diverses époques. C'est pour cette raison que nous avons publié, sans exception, toutes les pièces du fonds Libri qui émanent de Napoléon; que, hormis une note initiale décrivant le manuscrit et indiquant les sources, nous n'avons accompagné les textes d'aucune note de contrôle, de contradiction, d'explication ou de référence; enfin, que nous ne nous sommes pas bornés à publier les documents inédits du fonds Libri, mais que nous avons donné place à tous les écrits antérieurement imprimés qui présentent un caractère certain d'authenticité; nous en avons indiqué exactement l'origine et le premier éditeur. De cette façon, la suite des idées se présente sans interruption et le lecteur peut prendre une vue complète de toutes les œuvres, actuellement connues, de la jeunesse de l'Empereur.

INTRODUCTION
Dans le fonds Libri, à côté des manuscrits de Napoléon, se trouvent divers autres papiers; d'abord les pièces qu'il avait rassemblées en vue d'écrire l'histoire de la Corse — on en trouvera plus loin (t. I, p. 200, note 1) la liste complète; — puis, un opuscule, inédit ou présumé tel, de Joseph Bonaparte; enfin un assez grand nombre de lettres et de documents ayant trait à cette période de la vie de Napoléon.
Sur bien des points, ces papiers contraindraient ou rectifieraient les légendes jusqu'ici admises; mais, imprimés sans commentaire et sans fin, ils eussent été incompréhensibles pour quiconque n'a point du sujet une connaissance approfondie. Rattachés étroitement aux écrits mêmes de Napoléon qu'elles commentent et expliquent, ces pièces ne devaient-elles point servir à établir, le plus exactement qu'il se peut dans l'état actuel des connaissances, quel a été, pendant ces années, l'itinéraire de Napoléon, quelle son existence, quelles sociétés il a fréquentées, quelles amitiés il a nouées, quelle part il a prise aux événements? J'ai donc résolu de me servir de ces documents et de ceux que mes recherches m'avaient procurés, pour préciser par des *Notes sur la jeunesse de Napoléon* les époques auxquelles se rapportent les manuscrits et les circonstances dans lesquelles ils ont été rédigés. J'ai été amené par la logique à faire partie ces notes de la naissance même de Napoléon, et à ne les terminer qu'au moment où il parait devant Toulon. C'est à cette date en effet que commence la publication de la *Correspondance*; ce n'est un secret pour personne qu'un historien de talent prépare depuis longtemps sur la ville de Toulon une importante étude. Enfin, et c'est ici la meilleure raison, c'est à cette date que s'arrêtent les documents du fonds Libri; que se clôt la période de préparation, d'éducation et d'instruction, la

INTRODUCTION
seule que j'aie voulu envisager et dont j'aie à rendre compte.
Ces *Notes* contraindraient certaines assertions, démontreraient apocryphes un certain nombre de lettres et d'essais qu'on a attribués à Napoléon, rétablissent certains faits mal connus ou mal interprétés. Elles ont un caractère purement documentaire, nullement littéraire. Elles n'abordent aucune polémique; elles n'ont soutenu aucune. Elles affirment des faits; elles ne contiennent pas d'appréciations. Pour que le lecteur puisse les distinguer à première vue, elles sont numérotées en chiffres arabes, et portent un titre courant, sur le verso, l'indication : *Notes sur la jeunesse de Napoléon*, sur le recto le numéro de la note et le sommaire de la page. Les *Manuscrits de Napoléon* désignés ainsi au titre et au titre courant, sont numérotés en chiffres romains. Nulle confusion n'est possible entre les deux textes.
De ces *Notes*, j'indique la source, sauf lorsqu'il s'agit de documents qui m'appartiennent, de manuscrits dont les propriétaires ne veulent pas être nommés ou qui, devant faire l'objet de publications ultérieures, ne seraient désignés sans qu'il en résulte un préjudice évident. Je suis prêt d'ailleurs à fournir aux travailleurs consciencieux qui voudront bien s'adresser directement à moi, la preuve que je n'avance rien légèrement.
Pour compléter les indications que j'avais recueillies, j'ai fait appel à tous ceux qui pouvaient posséder des documents inédits. C'était en Corse qu'il fallait nécessairement fouiller d'abord et j'y ai rencontré le plus précieux coup de Sabretache, au profit de l'œuvre de la Société Maternelle figurent deux autres pièces, provenant de la même source et appartenant à S. A. I. le prince Victor Napoléon, qui ajoutent encore quelques renseignements. Sans doute on n'est pas là tout ce que doit fournir ce précieux dépôt; je veux espérer que, quelque jour, tous les papiers qui en ont fait partie, seront publiés, mais, désormais, du moins, on sait qu'ils existent et l'on sait où ils se trouvent.
Je ne saurais prétendre dresser ici la liste de tous ceux qui m'ont prêté leur concours, fourni des indications et communiqué des pièces; il doit m'être permis pourtant d'exprimer ma profonde reconnaissance à Son Altesse Impériale madame la princesse Mathilde, de qui j'ai reçu un précieux manuscrit; de dire toute ma gratitude à Son Altesse le prince Roland Bonaparte, qui m'a fait montrer les rares imprimés des *Exercices publics de l'école de Brienne*; à M. le vicomte de Grouchy, dont les patientes recherches, l'intelligente activité et l'amical dévouement m'ont valu des documents dont j'avais à peine rêvé la trouvaille; à M. le commandant Margueron qui, au dépôt de la Guerre, s'est ingénié à me rendre service; à M. Antoine Guillois, le

INTRODUCTION
biographe de *Rotcher* et des *Idéologues*, dont l'érudition napoléonienne rend tous les avis singulièrement utiles; à M. le baron Joseph du Teil que ses travaux sur sa famille ont familiarisé avec des problèmes dont la solution m'inquiétait; à M. le comte Desmazères, à M. A. Rousset, à tous ceux qui m'ont encouragé et qui m'ont aidé. Je ne puis remercier ici nominativement tous mes correspondants : si ce livre vient jusqu'à eux, je les prie de trouver ici, eux tous qui, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Pologne, d'Amérique, se sont unis à moi par une pensée commune d'amour, de respect, de religion pour le Héros, je les prie de trouver ici avec mon salut affectueux l'expression de ma reconnaissance. Qu'ils me continuent leur concours, j'en éprouve plus que jamais le besoin, afin que ces livres ne restent pas trop indignes de Celui dont nous servons et dont nous vénérons la mémoire. Je les supplie en particulier de m'aider à compléter celui-ci dont je connais, mieux que qui que ce soit, les imperfections et les défaillances, et où les *Notes sur la jeunesse de Napoléon* ne doivent être considérées que comme un cadre où pourront se placer successivement les documents nouveaux qu'apportent nos recherches.
FRÉDÉRIC MASSON.

INTRODUCTION
vie. Les imprudens m'ont fourni quelques points de repère, mais ne m'auraient point permis de me faire une convention, si je n'avais reçu de M. Levie-Ramolino, conseiller à la cour de Bastia, de M. Levie, président du tribunal d'Ajaccio, de M. Giubega, conseiller à la cour d'Aix, la communication de documents inédits précieux qui, je crois, m'ont permis d'approcher la vérité de plus près au moins qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Ce n'est certes pas un travail définitif que j'apporte. Ce travail ne pourrait être fait qu'en Corse qui, aux documents manuscrits et imprimés, saurait joindre les traditions locales, les traditions de famille, retrouverait des témoignages contemporains, établirait les liaisons des hommes et les causes de ces liaisons, montrerait les ruptures et en déduirait les motifs, porterait, pour expliquer les étres, ce que Napoléon appelait l'*Esprit de la chose*; mais, à défaut de ces qualités qu'un continental ne saurait avoir, j'espère, grâce aux pièces qui m'ont été communiquées, avoir établi les époques et fourni le lien essentiel de la vie de Napoléon.
Le lot le plus important est celui qui appartient à M. le conseiller Levie-Ramolino. On verra dans le § 1^{er} de ce livre comment son grand-oncle, cousin germain de Madame Mère, avait reçu en don de l'Empereur la maison Bonaparte à Ajaccio, telle qu'elle était et se comportait. Or cette maison, qui avait été, sacragée en 1793, avait été, en l'an VI et l'an VII, reconstruite ou réparée par M^{lle} Bonaparte qui l'avait habitée et y avait rassemblé ce que, au moment du pillage, ses amis avaient pu sauver de meubles et de papiers. A son départ pour la France en l'an VII, elle ne croyait nullement dire à la Corse un adieu définitif; elle laissa sa maison telle qu'elle était. A la donation, les objets qui s'y trouvaient suivirent le sort de l'immeuble. En 1815, au moment de la Terreur blanche, écrit

INTRODUCTION
M. Levie-Ramolino, mon grand-oncle, André Ramolino, qui, depuis l'acte de donation et d'échange du 2 germinal an XIII, habitait la maison Bonaparte, redoutant sans doute le sac de ladite maison, avait caché dans les combles, sous un grand tas de charbon, tous les papiers provenant des membres de la famille. De 1815 au 29 décembre 1831, aucun jamais songé aux papiers ainsi cachés. Je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que, après le mariage de mon père, célébré à Bastia le 4 juin 1832, ma mère qui, jusqu'en 1844, a habité la maison Bonaparte, ayant fait délayer les combles, a trouvé un tas de papiers en grande partie détruits par l'humidité et par les rats, et c'est de cet état qu'elle a retiré les seuls papiers qui fussent encore en assez bon état, c'est-à-dire les lettres actuellement en ma possession ainsi que celle que possède mon cousin Lucien Bidelli.

Ces lettres déclarent déjà singulièrement les époques inconnues de la vie de Napoléon et montrent son caractère, celui de sa mère et de ses frères, mais il eût fallu les compléter, au moyen du dépôt signalé par M. Blanqui en 1838 et d'où sont tirées les seules pièces intimes authentiques qu'on connaisse jusqu'ici. Lors du sac de la maison Bonaparte, M. Braccini qui en était le familier et qui avait toute la confiance de Madame, avait mis à l'abri ce qu'il avait pu des papiers : correspondances de famille, travaux de Napoléon, de Joseph et de Lucien, etc. De cet ensemble, M. Blanqui, lors de sa mission en Corse, avait tiré trois lettres de Napoléon et quatre ou cinq fragments sans date et composés d'une ou deux phrases. Tous les autres papiers évalués à près de cinq cents étaient — sauf une pièce — de mémoires inédits, et c'est de là sans nul doute que l'on pourra tirer seulement la vérité tout entière. Grâce aux démarches de mon collaborateur M. Biagi et à l'extrême obligeance de

INTRODUCTION
M. Oregna, je parvins à retrouver le neveu et l'héritier de M. Braccini, M. Frassetto, qui voulut bien me promettre son secours; mais un examen de la précieuse cassette où les papiers Bonaparte avaient reposé si longtemps lui prouva que M. Braccini avait, peu de temps peut-être avant sa mort, disposé des lettres autographes et des documents les plus précieux. Cette source m'a donc presque entièrement échappé. Pourtant, durant le cours de l'impression de ce livre, les recherches auxquelles a bien voulu se livrer M. Frassetto, lui ont permis de retrouver trois pièces d'une importance capitale que l'on trouvera à l'Appendice en la du tome second. A l'Exposition organisée par la société la *Sabretache*, au profit de l'œuvre de la Société Maternelle figurent deux autres pièces, provenant de la même source et appartenant à S. A. I. le prince Victor Napoléon, qui ajoutent encore quelques renseignements. Sans doute on n'est pas là tout ce que doit fournir ce précieux dépôt; je veux espérer que, quelque jour, tous les papiers qui en ont fait partie, seront publiés, mais, désormais, du moins, on sait qu'ils existent et l'on sait où ils se trouvent.
Je ne saurais prétendre dresser ici la liste de tous ceux qui m'ont prêté leur concours, fourni des indications et communiqué des pièces; il doit m'être permis pourtant d'exprimer ma profonde reconnaissance à Son Altesse Impériale madame la princesse Mathilde, de qui j'ai reçu un précieux manuscrit; de dire toute ma gratitude à Son Altesse le prince Roland Bonaparte, qui m'a fait montrer les rares imprimés des *Exercices publics de l'école de Brienne*; à M. le vicomte de Grouchy, dont les patientes recherches, l'intelligente activité et l'amical dévouement m'ont valu des documents dont j'avais à peine rêvé la trouvaille; à M. le commandant Margueron qui, au dépôt de la Guerre, s'est ingénié à me rendre service; à M. Antoine Guillois, le

INTRODUCTION
biographe de *Rotcher* et des *Idéologues*, dont l'érudition napoléonienne rend tous les avis singulièrement utiles; à M. le baron Joseph du Teil que ses travaux sur sa famille ont familiarisé avec des problèmes dont la solution m'inquiétait; à M. le comte Desmazères, à M. A. Rousset, à tous ceux qui m'ont encouragé et qui m'ont aidé. Je ne puis remercier ici nominativement tous mes correspondants : si ce livre vient jusqu'à eux, je les prie de trouver ici, eux tous qui, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Pologne, d'Amérique, se sont unis à moi par une pensée commune d'amour, de respect, de religion pour le Héros, je les prie de trouver ici avec mon salut affectueux l'expression de ma reconnaissance. Qu'ils me continuent leur concours, j'en éprouve plus que jamais le besoin, afin que ces livres ne restent pas trop indignes de Celui dont nous servons et dont nous vénérons la mémoire. Je les supplie en particulier de m'aider à compléter celui-ci dont je connais, mieux que qui que ce soit, les imperfections et les défaillances, et où les *Notes sur la jeunesse de Napoléon* ne doivent être considérées que comme un cadre où pourront se placer successivement les documents nouveaux qu'apportent nos recherches.
FRÉDÉRIC MASSON.